

La contingence du despote

Marc Richir

[wikipedia](#)

Selon la vulgate universellement répandue depuis des siècles, une société sans État, c'est-à-dire sans tout l'appareil d'un Pouvoir coercitif, est une société vivant dans l'anarchie – terme qu'il faut prendre ici au sens littéral -, donc faite d'hommes sauvages, sans foi, ni loi, c'est-à-dire, finalement, n'est pas une société, mais une horde, quasi-animale, sans institution. Cela veut dire que, dans cette conception qui est plutôt une idéologie, le Pouvoir coercitif, et tout d'abord celui d'un homme par là exceptionnel, est pensé comme instituant du social. Il aura appartenu à Pierre Clastres de montrer que non seulement les sociétés sans État sont des sociétés à part entière, mais mieux encore que ce sont des sociétés *contre* l'État. C'est-à-dire non seulement des sociétés où la plupart des événements (naissance, passage à l'état adulte, mariage, maladies, mort), des actions et des représentations sont symboliquement codés, mais encore des sociétés, ainsi instituées, où il existe néanmoins une chefferie, un Pouvoir, mais un Pouvoir sans pensée ni moyen de coercition – certes, il y existe une éminence, celle du chef, mais pas de pré-éminence ; certes, le chef jouit de certains privilèges concernant les femmes et la richesse, mais cela, en échange de dons en paroles et en « cadeaux » aux membres du groupe, sans autre retour que la reconnaissance par celui-ci de l'éminence. Paroles qui ne sont pas des ordres auxquels il faudrait obéir, et richesses qui ne sont pas destinées à être thésaurisées, mais qui ne sont pas non plus des instruments de corruption - comme cela arrive si souvent dans les sociétés à État. C'est comme si, dans ces sociétés, sans doute aujourd'hui quasi-totalement disparues, la vie sociale, donc aussi la vie politique dans ce type d'échange symbolique, était faite, par institution (c'est-à-dire sans que personne n'ait à « choisir »), pour *conjur*er l'émergence de l'un ou l'autre membre du groupe comme exerçant son emprise, donc son pouvoir (par la terreur, la séduction, ou les deux) sur les autres. C'est en ce sens, semble-t-il, que Clastres parle de sociétés « contre » l'État.

Tout au contraire, les sociétés à État sont dominées par un homme – nous le nommerons Despote en entendant par là le terme intermédiaire entre le tyran (illégitime) et le roi (légitimé par la généalogie et l'institution) – exerçant, avec ses auxiliaires (courtisans, hommes de guerre) un pouvoir coercitif sur la société. L'administration de l'État suppose une accumulation des richesses qui sont prélevées, à la fois sur celles de la population par un impôt, et sur les pays voisins par des guerres qui sont le plus souvent des guerres de rapine. Et la société se partage entre les « Grands » (le Despote et son entourage) et le peuple, les « autres », ce qui n'est pas sans susciter une constante instabilité de l'État et de la société, par les rivalités, les complots, les dissidences, voire les guerres civiles, comme nous allons essayer de le montrer, au moins brièvement. C'est par une sorte de fatalité que la monarchie, le Pouvoir d'un seul, engendre toujours à terme l'anarchie.

Dans cette configuration toute nouvelle de l'anthropologie politique mise en place par Pierre Clastres, le *passage* semble impossible des sociétés contre l'État aux sociétés à État, et il paraît même difficile, quant au principe, d'établir une priorité des unes sur les autres. Il s'agit en effet d'une configuration structurale où, s'il y a ce passage, il est certes irréversible mais ne peut avoir lieu que par la *contingence*. Il y a donc au moins contingence du Despote, sans qu'il faille pour autant éliminer la contingence des sociétés contre l'État – puisque l'éliminer reviendrait à en faire des sociétés de fourmis, même si ces fourmis devaient être des animaux symboliques.

Avant d'examiner ce que signifie, dans cette configuration, la contingence du Despote, il nous faut au moins dire quelques mots de ce qui apparaît comme contingence au sein même de l'institution symbolique des sociétés contre l'État. Ce qui permet de s'en faire une idée, c'est le type de pensée à l'œuvre dans ces sociétés : la pensée mythique. Les mythes peuvent se déployer à l'infini et sont sans auteur – comme les histoires drôles dans nos sociétés. Ils sont censés être étiologiques, « expliquer » tel ou tel détail de l'institution symbolique – étant entendu que celle-ci n'a pas de dehors, donc que phénomènes pour nous naturels, Héros et personnages mythiques et êtres humains sont censés se trouver au même registre, sans que cette « cohabitation » pose la moindre question. Cependant, il n'y a pas de mythe « global » censé « expliquer » l'institution symbolique globale : les mythes ne sont pas instituants de la société, mais l'institution

symbolique leur préexiste dans un passé immémorial, et c'est tel ou tel aspect *local* de celle-ci qu'ils sont censés expliquer par le récit, dont les prémisses paraissent le plus souvent très éloignées de la conclusion, et consistent généralement en une transgression de ce qui est déjà institué. Les mythes procèdent donc d'une sorte de « choix transcendantal » du multiple, et aussi bien le point de départ que les épisodes intermédiaires paraissent *contingents* mais par arbitraires, à la mesure de la multiplicité indéfinie de leurs possibilités. Cela implique que les mythes ne déploient aucune nécessité, ou aucune fatalité : leur nature de récits, c'est-à-dire leur aspect anecdotique, n'a rien de l'« explication » ou de la légitimation d'une contrainte qui ne procède que de l'ordre symbolique préexistant. Il n'y a pas en eux de distinction entre le réel et l'irréel (le fictif) – il y a parenté entre les mythes et les rêves -, mais seulement entre le quotidien et l'exceptionnel, dont l'accident est réfléchi comme se qui fait les heurs et malheurs de la condition humaine. Les mythes ne constituent donc pas un « corpus religieux » car il n'y a pas en eux de dieux, mais tout au plus des « héros civilisateurs ». Leur seul lien à la pratique est la manière plus ou moins étroite ou lâche dont ils se rattachent aux divers rituels, comme s'ils devaient donner à ceux-ci – qui ont toujours à voir avec la violence extrême de l'exception – au moins un minimum de *sens*. Clastres a fort bien décrit, par exemple, toute la cruauté des rituels d'initiation à l'âge adulte comme inscription matérielle de la « Loi » sur les corps – un peu à l'instar du conte de Kafka intitulé *La colonie pénitentiaire*. Enfin, si l'on s'interroge sur la genèse de la structure propre aux récits mythiques, il vient que, manifestement, leur fonction est en quelque sorte de désamorcer la contingence autant qu'il est possible, fût-ce par une régression très compliquée jusqu'à un commencement en apparence très éloigné de ce qu'il faut expliquer, le désamorçage (qui n'est pas suppression) se produisant par l'inversion de la régression, propre à la recherche, dans la progression, propre au récit, la « réussite » du mythe résidant dans le « bon » ajustement (« harmonique ») des deux, qui peut au reste se résumer ou se complexifier à l'envi, en retranchant ou en ajoutant des épisodes qui sont autant d'allusions plus ou moins claires à d'autres mythes.

On comprendra par là que la pensée mythique est véritablement une pensée *contre* l'Un, et qu'en elle est rigoureusement impossible l'émergence d'un tyran (sinon peut-être sous la figure du jaguar dans les mythes de la forêt amérindienne), qui remettrait fatalement en cause la totalité de l'institution

symbolique du social. S'il y a émergence d'un tyran qui arrive à se « stabiliser » en Despote, ce ne peut être que par la force d'une violence littéralement inouïe parce qu'inconcevable et imprévisible, et dans cette mesure, *absolument contingente*, irrécupérable par un mythe. Mais cela ne peut se produire comme depuis un absolu dehors de la société, car il n'appartient pas à n'importe quel fou de s'instaurer en tyran de la société – il ne suffit pas de « se prendre pour Napoléon » pour que « ça marche » ! Il y a donc quelque chose de plus, qui ne relève pas nécessairement de la complicité, mais qui a sûrement à voir avec, tout à la fois, la séduction et la « Terreur fondatrice ». Quelque chose, d'ailleurs, dont on retrouve la trace dans *toute* révolution (changement de régime et surtout de personnel politique) au sein des sociétés à État. L'*hybris* du Despote doit avoir quelque chose qui communique avec sa contingence, et c'est ce que nous allons à présent examiner à larges traits.

L'émergence du Despote – d'abord tyran aux deux bords de la légitimité tendant à se stabiliser et à se légitimer comme roi, quitte à ce que la royauté dégénère à son tour en despotisme puis en tyrannie – est sans doute l'événement fondateur de l'Histoire – étant entendu que l'Histoire est autre chose que le devenir, lequel ne peut qu'affecter toutes les sociétés, ce que ne pouvait voir l'ethnologue, attaché chaque fois à l'étude synchronique d'une sorte de « coupe » temporelle de telle ou telle société. Or l'Histoire qui, par là, ne concerne que les sociétés à État, est l'Histoire d'une *instabilité* fondamentale, et ce, dans la mesure où ces sociétés ont « délivré », avec le Despote, le régime violent et cruel de l'*hybris*, de l'excès, de la démesure, de guerres au dedans (guerres civiles) et de guerres au dehors (le plus souvent, nous l'avons dit, guerres de pillages et de rapines), la stabilité, la paix civile ne couvrant jamais, dans l'Histoire, que des périodes plus ou moins brèves. L'institution du despotisme sur la violence originaire du tyran conduit presque inéluctablement à l'ochlocratie et à l'anarchie, telles que ce sera presque toujours par un appel aux passions instables de la masse (comme dégénérescence du peuple) que le tyran menacera le Despote et arrivera éventuellement à le renverser. C'est dire que, malgré la légitimation apparente du Despote en roi (par la généalogie divine puis humaine, et par une justice elle aussi censée être d'origine divine), le Pouvoir (coercitif) dont le roi est censé disposer lui échappera toujours, à lui ou à l'un ou l'autre de ses descendants. Or, le fait que le *lieu du Pouvoir échappe toujours* et n'est jamais que momentanément occupé, est le signe de la contingence de cette occupation, en même temps que le signe de

l'instabilité fondamentale dont nous parlons. Celle-ci est visible même chez les hommes qui sont parvenus au faîte du Pouvoir après avoir éliminé toute dissidence. Par exemple chez César, comme le remarque aussi finement qu'énigmatiquement Plutarque : « Cette passion (scil. le désir d'une gloire toujours nouvelle) n'était rien d'autre qu'une sorte de jalousie à l'égard de lui-même, comme s'il avait été un autre, et une espèce de rivalité entre ce qu'il avait fait et ce qu'il se proposait de faire. » (*Vies parallèles, César*, 58, 5) Telle est, de l'intérieur même du Despote (dans ce cas, manifestement tyran), ce qu'on appelle à bon droit de la « folie du Pouvoir ». Rien n'est jamais acquis ; il y a en lui *Spaltung*, démesure, mouvement pour le mouvement, comme si le soi était pris par son fantôme. La contingence ne peut plus être désamorcée, car elle est partout, ses métastases émigrant dans tout le corps social, y provoquant les mêmes folies.

Ce caractère du Pouvoir, qui donna l'illusion de stabilité malgré son caractère intrinsèquement erratique, montre corrélativement qu'il est, quant à son lieu et quant à son occupant, au croisement de forces, de jeux et de rivalités politiques toujours plus ou moins complexes, où sont en œuvre l'amour du Pouvoir, mais aussi de son occupant – ce qui donne lieu à la servitude volontaire, tout autant que la haine, non pas tant du Pouvoir, objet de toutes les convoitises que de celui qui le détient et de son entourage – en cela surgissent inéluctablement différentes formes d'opposition, de dissidence, et de subversion. Pour l'étude de ces phénomènes, les sociétés dégénérantes sont particulièrement intéressantes en ce qu'elles révèlent quelque chose de la structure réelle, et symbolique des sociétés à État. La conclusion que nous en tirons, à la suite de Claude Lefort, mais peut-être en poussant un peu au-delà de sa pensée, est que le *lieu du Pouvoir est vide*, vacillant, erratique dans *toute* société, que par conséquent, toute société est politique, qu'elle soit instituée contre l'État, ou qu'elle le soit comme État. Dans ce contexte, au demeurant, la démocratie moderne consiste essentiellement en une *régulation* plus ou moins bien codifiée du caractère erratique du Pouvoir, par des processus déterminés de relégitimation périodique de son occupation, de manière à éviter, ou à tout le moins à tempérer et à « civiliser » les instabilités (les révolutions au sens large) qui ne cessent de l'affecter. L'expérience historique montre cependant que cette régulation ne suffit pas non plus à assurer définitivement la stabilité de l'État et de la société. L'expérience récente, et même tout à fait contemporaine montre que ce type de système politique peut, lui aussi

dégénérer de l'intérieur, inéluctablement, sans que personne soit en mesure de trouver des remèdes qui ne soient pas pires que le mal.

Afin de compléter le tableau, il nous faut dire quelques mots du processus de légitimation des sociétés à État, c'est-à-dire du travail de pensée qui accompagne leur institution. Celle-ci est du même coup coextensive de la transformation et de l'élaboration plus ou moins bien réglée de la pensée mythique en pensée mythologique, à savoir de la mise en place, sur la base des mythes, d'un ordre *divin* supposé fonder l'ordre humain global. Il n'y a, à l'origine, pas de roi qui n'ait un dieu dans ses ancêtres, et cela est censé lui conférer sa transcendance, depuis le plus lointain dans le passé de sa généalogie jusqu'au plus futur de sa descendance. Tous les conflits – toutes les instabilités – paraissent avoir été réglés une fois pour toutes entre les dieux qui ont fini par se donner un roi réputé détenir les règles de sagesse du gouvernement juste, et les donner à lire au roi humain. Il s'agit en quelque sorte, avec la mythologie, d'une « déduction transcendantale (en un sens quasi-kantien) du Pouvoir comme unificateur tout à la fois du champ mythique et du chaos sans cesse renaissant de la société – ce qui n'empêche pas, comme on l'observe dans *Illiade*, de recoder les conflits entre Héros en termes de conflits entre dieux, à moins que ce ne soit plutôt l'inverse, et par là – l'action réciproque des deux. Car de l'*hybris* tyrannique fondatrice de l'État, il demeure, dans la légitimation du tyran en roi par l'institution symbolique de l'ordre divin, quelque chose dans les dieux et entre les dieux. Les dieux sont aussi, symboliquement, des rois régnant sur leur domaine, et leur violence, de la sorte congénitale, doit être tempérée ou apaisée par des cultes *sacrificiels* – le sacrifice, ce qui rend sacré, étant, dans sa violence, cela seul qui permet d'accéder, pour lui complaire, à la transcendance de tel ou tel dieu. Ce dieu, ou plutôt le roi des dieux, est donc à son tour une sorte de figure transcendantale du Despote, et toute instabilité dans la vie de l'État et de la société paraît filtrée par les passions et les caprices imprévisibles (donc aussi : contingents) des dieux. Pour prévenir ceux-ci, il n'est que les rituels culturels qui leur sont rendus, mais a priori sans assurance de succès. Le problème de l'instabilité est de la sorte seulement reculé d'un cran, la légitimation n'est jamais absolue ; simplement, par la complexification qui en résulte de l'ordre symbolique, les espaces de jeu et donc la possibilité de ruse – indispensables à l'art politique – se multiplient. Quoi qu'il en soit, on voit combien l'institution de la religion est complice de l'institution des sociétés à État. La royauté est toujours,

peu ou prou, théologico-politique. Nous ne dirons rien ici, en raison de la complexité extrême du problème, de la substitution de l'idéologie à la religion dans les États démocratiques, où il ne s'agit pas tout simplement d'une espèce de retour à l'immanence enfin reconnue, et donc d'une découverte de la vérité ultime de la condition humaine, du « bon régime » où il ferait bon vivre.

Revenons donc sur le mouvement instituant de la tyrannie et sur la question de la contingence du Despote. C'est une chose bien connue de la pensée politique classique, et de l'étude historique, que la tyrannie naît de l'ochlocratie, du « Pouvoir » apparent de la masse en laquelle, par de multiples abus de pouvoir et de moyens de corruption, le peuple a dégénéré. L'anarchie (non pas au sens de l'anarchisme) dont on parle couramment, et qui menace si le Pouvoir est déficient, c'est-à-dire est ouvertement erratique et décidément « à prendre », n'a ce sens que dans des États et des sociétés au comble de la dégénérescence, donc, pour ce que nous en savons par les historiens, depuis et dans les sociétés à État. L'extraordinaire mérite de Pierre Clastres est d'avoir montré, tout au contraire, que l'État, donc le Pouvoir coercitif exercé sur la société, n'est pas inéluctable, ne constitue pas une nécessité ontologique pour la vie civilisée, pour la vie en société, c'est-à-dire pour la vie des hommes autrement que comme des « bêtes sauvages ». Cela suffit déjà pour se rendre compte de la contingence du Despote, même si le surgissement de la tyrannie en devient incompréhensible. Or, ce que nous avons tenté de montrer, c'est qu'il n'y a pas moins de contingence, certes dans un « système » tout différent, celui des sociétés contre l'État. Et l'hypothèse que nous proposons, sans doute aujourd'hui invérifiable, est que les sociétés contre l'État ne sont pas moins sujettes à la dégénérescence que les sociétés à État, et que c'est au comble de cette dégénérescence que *peut* surgir – sans le devoir nécessairement – la figure du tyran : le processus y serait semblable (mais non identique) à ce que l'on observe dans les sociétés à État. Dégénérescence *interne* qui serait devenue insupportable, soit par le changement de statut des hommes de guerre, soit par l'expansion démographique, soit encore par une sorte de fuite en avant dans le prophétisme, ou plus généralement, par telle ou telle catastrophe naturelle, voire, hypothèse cette fois métaphysique et donc hautement discutable, par la « nature humaine » dont personne ne sait de quoi elle est faite, mais dont on sait au moins, si on est lucide, qu'elle peut conduire aux plus inimaginables cruautés. Situations-limites où la soumission – toujours ambiguë – au tyran vaudrait mieux que la mort. Si bien que la contingence du Despote ne viendrait que de l'instabilité

foncière de cette limite, dont aucune codification symbolique ne pourrait venir à bout – étant entendu par surcroît que cette codification, qui est institution symbolique, est ce qui fait les hommes et que ce ne sont pas les hommes, dans ce cas assimilés aux dieux, qui la font, ce dont témoignent à la fois le devenir interne et la multiplicité sans nul doute originaire des dites institutions. Quant au symbolique rien ne se décrète d'en haut, mais tout se fait par l'action, dans le devenir, sans que personne ne sache ultimement pourquoi (les « raisons » que l'on peut se donner sont toujours plus ou moins, selon les contextes, imaginaires). Il n'y a pas de Raison dans l'histoire, car celle-ci l'est de ses multiples ruses, au fil des événements et des actions. ■